

Steenkerque

L'amour d'un village

Vivre là où passe l'Histoire incite à la rêverie. Je suis né à Herstal, terre liégeoise, à deux pas d'une vieille ferme où Charlemagne, patron des écoliers, aurait vu le jour. L'illustre empereur ne fit pas de moi un écolier modèle. Je préférerais courir le pays d'Ourthe, en Comté de Logne. J'y ai grandi à l'ombre des braconniers, des bandits et des sorciers : Guillaume de la Marck, le Sanglier des Ardennes, Magonette et Géna, le « macrè » Bellem, guérisseur et jeteur de sorts.

Est-ce pour cela que mon métier est de conter ? Il manquait à ma panoplie une grande bataille.

*
**

Je ne savais pas un soir d'octobre 1959, en m'engageant dans le chemin menant au hameau du Bucq, à Steenkerque en Hainaut, que l'Histoire me rattrapait et que commençait une belle histoire.

Tout commença, par un saut de lapin au fossé, dans les phares de ma voiture. J'ignorais à peu près tout du Hainaut. Un lapin, c'était donc la campagne et du même coup un peu d'enfance retrouvée au long des peupliers pavoisant en bord de Senne, dans le soir.

La Senne ? C'était donc une rivière ? J'allais la découvrir au fil des saisons avec les canards sauvages klaxonnant dans les marais roux, ou le héron planté, tel un signet, entre les joncs poudrés de neige.

Je louais donc une maison basse, sous un frêne, posée à flanc de colline comme une gourmandise pour peintre du dimanche.

Mon premier Steenkerquois fut naturellement mon propriétaire, le fermier Arthur De Boe, un long flamand taiseux, toujours penché sur ses terres.

Mon second fut Arthur Spingaer, encore un Arthur, mais on le nommait plus familièrement Edouard et mieux encore Douwârd, un petit homme noueux, alors garde-chasse et jardinier à ses heures. Il me rendit le goût des potagers et du fusil à deux coups. Il m'appela tout de suite « m'fi ». Je l'ai beaucoup aimé.

On peut s'éprendre d'un lieu, ce fut fait, un peu à mon insu. Filot, le village de mon père, entre Condroz et Ardenne n'était pas oublié ; trop de racines m'y accrochaient encore. Cependant, Steenkerque, village en forme d'étoile, oublié du chemin de fer et des grands-routes, devint au fil des ans, la retraite sûre où l'été effleurant longuement la rose, j'attendais impatiemment l'automne. Alors chaque dimanche, entre la traite du matin et celle du soir, je parcourais les chaumes avec Charles Tassignon et José Desaegeer, cultivateurs, chasseurs à la botte et fins tireurs. Grâce à ces deux-là, je devins un peu Hennuyer, c'est-à-dire encore un peu plus Wallon, bien qu'ils me donnassent du sacré « Brusseleer » quand je ratais un lièvre « roulant » un peu vite, pour le fusil distraît que je suis...

J'ai appris ainsi à comprendre le parler de Steenkerque, qu'une prairie était un « pachy » et un chien « on kî », et autres mille subtilités patoisantes que j'assimile tant bien que mal à mon wallon liégeois lequel fait rire mes amis.

On me parla très vite de la bataille. Je ne la découvris vraiment qu'à la faveur de lectures éparses comme ces puzzles que l'on met longtemps à reconstituer. Je ne prétends pas être un familier du maréchal de Luxembourg, planteur occasionnel de cerisiers, mais j'ai l'avantage de parcourir quatre mois durant, le champ de bataille que sa botte foula. A ce train, on finit par porter la cravate à la « Steenkerque » en écoutant une fanfare de Couperin vous chanter dans la tête tandis que se déroule loin-loin un des plus beaux

paysages ruraux de Belgique. Et il n'en est plus tant. Doux, tendre, humble, il faut s'en pénétrer avec l'œil du paysan ou du promeneur préférant le chemin creux à l'asphalte. Est-il plus belle chose ici bas, qu'une prairie où paissent dans un crépuscule doré, dix vaches noires et blanches tandis que retentit, par-dessus la haie de saules têtards le galop gai d'une jument baie... ? Voilà Steenkerque !

*
**

Les ans passent... Ma maison était si possessive que je l'ai acquise. Je vis à l'heure de mon village d'adoption. J'achète mon vin et ma bière, chez Jules Deridder, mon tabac de la Semois chez Claire, à l'épicerie. Le pain, le beurre et les œufs qui garnissent ma table sont de Steenkerque. Chaque printemps, je plante les pommes de terre, comme mon voisin, Alfred Dorsis, et chaque soir, nous craignons, ensemble, la gelée d'avril.

Un si long temps ne va pas sans deuil. De vieux amis, des voisins nous ont quittés, ma femme et moi. D'autres sont venus. Bien des maisons du village ont été sauvées et restaurées. Des citadins sont passés et sont repartis s'étonnant de l'attachement qui lie les « seconds résidents », comme on dit aujourd'hui, à ce village sans camping, grâce à Dieu, sans attraits apparents, et où les hivers sont si longs. Ils n'ont pas compris ce qui animait des gens comme Jacques Michiels, Pierre Assez, animateurs du « Club », ou comme Michèle Lenoir, Jacques Caro ou Henri Van der Schelde. Et d'autres dont la liste est déjà longue et c'est tant mieux.

L'important est que Steenkerque, à l'heure des fusions, reste un village. L'essentiel est que les villageois de souche et les autres se confondent et prennent conscience ensemble, des problèmes d'aujourd'hui.

Nous, les citadins venus chez eux, nous n'avons pas de leçon à leur donner. C'est eux qui nous ont appris une certaine façon de revivre. En nous acceptant à côté d'eux, parmi eux, groupés tous, en cette mi-août 1977, autour de l'église Saint-Martin, sauvée, restaurée superbement après une autre et longue bataille, les Steenkerquois nous ont communiqué ce qu'ils taisent pudiquement : l'amour d'un village.

René HENOUMONT.

